

RÉCIT

LA VÉRITÉ SI ELLE MENT

«*Eau sauvage*», loin de toute eau de rose, est un exercice d'autofiction. Rencontre avec Valérie Mréjen, fille discrète d'un Séfarafe exubérant.

Eau sauvage

Il n'est pas inutile de guetter chez cette jeune femme au beau visage un tantinet mélancolique la moindre réaction épidermique. Sa retenue est telle qu'on pourrait presque penser qu'elle ne se sent pas concernée. La mise à distance est chez cette écrivain-plasticienne une sorte de déformation professionnelle, une obsession. Une

esthétique du détachement qu'elle a choisie aussi bien dans ses vidéos que dans son écriture. Quand elle filme en dispositif frontal des gens à qui elle demande de raconter un souvenir – drôle ou dramatique – la consigne est : « Racontez d'une voix blanche, la plus neutre, la plus détachée possible. » Quand elle photographie, même credo. « Essayez de ne pas avoir d'expression. » Un éloignement apparent qui était déjà la marque de fabrique de *L'Agrume* ou

de *Mon Grand-Père*, ses deux précédents livres, et qui, de son propre aveu, lui a donné du fil à retordre pour son dernier ouvrage.

Hystérie du père. Difficile en effet de tenir à distance le père possessif, envahissant et susceptible, qui parle dans *Eau sauvage*. Archétype du Séfarafe, ce papa poule intrusif fait les questions et les réponses. À tel point que ce qui est censé être un dialogue entre un père et une fille devient un monologue, pour la simple et bonne raison que la fille ne s'exprime jamais. « J'ai essayé d'étouffer l'hystérie du personnage du père pour ne pas tomber dans la caricature de la langue de *La Vérité si je mens*, explique Valérie. Mon travail a été de gommer les aspects trop typés de la personnalité fleurie, très contrastée, de ce père à la fois tendre et obtus. »

Une ambition réussie, mais qui n'enlève rien à l'humour de la névrose de ce père préoccupé à l'excès par le bonheur de sa fille : « Allô tout va bien chez toi ma chérie ? Non parce que j'ai vu ce matin dans le journal qu'un immeuble a brûlé dans le 11^e et comme tu es dans le 12^e j'ai pensé à toi en me disant que peut-être c'était chez toi. » Nul doute, ce père qui se parfume avec *Eau sauvage* est bien celui de Valérie. « Né au Maroc, mais qui a voulu s'intégrer, ne pas cultiver ses origines. » Autobiographique alors, son œuvre ? Elle répond sans fard : « Bien sûr, mes livres sont un travail sur mes origines, mais, à l'inverse, c'est aussi une façon de s'affranchir de certaines choses. » Comme toute son œuvre artistique, *Eau sauvage* puise sa matière dans les scénarios prosaïques du quotidien, dans une langue familière, sous forme de petits fragments très brefs, parfois un simple message laissé sur un répondeur. Tout le talent de l'auteur est d'avoir su transmuier cette banalité en matière romanesque. On la surnomme déjà la « Perec sans barbe ». Une filiation qu'elle ne dément pas et qui fait même naître un sourire au coin de ses lèvres...

FABIENNE JACOB

De Valérie Mréjen (*Allia*, 6,10 €).



NATHALIE NAZÉAS

Zurban 21 janvier 2004